

De l'histoire européenne à l'histoire planétaire anthropologique



Jacques Demorgon

Université de Reims, France

j.demorgon@wanadoo.fr

Jack Goody, *Le vol de l'histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*. Paris : Gallimard. 2010, 487 pages.

1. Un eurocentrisme qui mutile et déforme l'histoire humaine

Jack Goody (2006, 2010) est un anthropologue britannique dont l'œuvre, considérable, est connue. Son ouvrage « *The Theft of History* » est paru en français. Titre : « *Le vol de l'Histoire* » ; sous titre : « *Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde* ». Pour Goody, une opposition trompeuse s'est installée dans les esprits entre un supposé dynamisme de l'Occident et d'abord de l'Europe et un prétendu statisme de l'Orient dont la Chine. Nous y croyons d'autant plus que nombre d'auteurs prestigieux ont contribué à cette vision : Vico, Montesquieu, Marx, Weber, Wittfogel, Elias et Braudel.

Des auteurs chinois ont aussi pensé cela. Davantage, une série télévisuelle, d'une très grande beauté plastique, accompagnée de poèmes et intitulée « Hé Shang », l'égérie du Fleuve, a enthousiasmé le grand public chinois à chaque émission. Elle mettait en opposition la beauté mais aussi la stagnation liée à la majesté naturelle du fleuve jaune et l'autre beauté, dynamique elle, du bleu de la Méditerranée occidentale. Par la suite, des critiques sont venues dénonçant un orientalisme à l'égard de la Chine et une occidentalisation de la Méditerranée.

Pour Goody, il est hors de question de laisser le simplisme de ce vis-à-vis mutiler, déformer l'histoire humaine. Certes, on peut reconnaître de l'intérêt à la tentative d'unification de l'histoire. A condition qu'elle ne s'y retrouve pas mobilisée au service d'une philosophie, voire d'une idéologie comme cela fut le cas avec le christianisme et le marxisme. La science historique n'a pas à prendre le relai, elle doit, au contraire, accroître sa connaissance globale, planétaire.

Elle doit aussi faire droit à l'anthropologie qui peut en deçà des multiples différences culturelles des sociétés retrouver les humains dans leurs conditions et leurs exercices fondamentaux. Or, ce n'est pas le cas. Il faut reconnaître qu'il y a bien eu « *vol de l'Histoire* », quand l'Europe s'y est mise au centre et au-dessus. Ce vol s'est accompagné

de tout un ensemble d'autres vols : de la civilisation, de la science, de la liberté, du capitalisme. Aujourd'hui encore, il en rend responsables trois grands chercheurs et penseurs de Grande-Bretagne, d'Allemagne, de France : Joseph Needham, Norbert Elias et Fernand Braudel.

2. L'Europe et le vol de la science : Goody contre Needham

Le cas de Joseph Needham (1954, 2004) est le plus singulier. Biologiste de formation, il a consacré sa vie à étudier les développements des sciences et des techniques en Chine. Son travail, unique et de grande qualité, s'est développé sur un demi-siècle, allant de contributions factuelles depuis 1954 jusqu'à des éclairages réflexifs encore en 2004. Son œuvre est entièrement tournée vers la reconnaissance des avancées de la science chinoise pendant plus de deux millénaires.

Goody fait l'éloge bien justifié de cet extraordinaire travail. Il nous fait même part d'un tableau où Needham donne les exemples de vingt-six techniques importantes produites en Chine avec une avance sur l'Europe pouvant aller de quelques siècles à plus d'un millénaire. Sur de telles bases, Needham est peu suspect d'avoir quelque hostilité à l'égard de la Chine. Par contre, il est d'autant plus frappé de voir la Chine s'arrêter alors qu'avec la Renaissance, les Lumières, la Révolution industrielle, l'Europe prend la tête d'un progrès scientifique décisif, explosif, ininterrompu. D'où ce que l'on a nommé le « problème de Needham » : « Comment, à partir d'une avance civilisationnelle considérable, la Chine a-t-elle pu se laisser distancer par l'Europe ? »

Goody ne conteste pas ces phénomènes ni la supériorité à ce moment là de la science européenne. Ce qu'il n'admet pas, c'est qu'à partir de là, une vaste et systématique reconstruction de l'histoire passée dessine pour l'Europe une place toujours prééminente, ce qui finit quand même par jeter une suspicion sur le reste du monde. On est en présence d'une difficulté fondamentale qu'il est très difficile de lever. En effet, on ne voit pas pourquoi à tel moment et sur tel point une civilisation ne produirait pas un atout supérieur. La position de Jack Goody est certes nuancée. Il ne nie pas la réalité de la production géohistorique de cultures spécifiques. Il entend cependant les cantonner définitivement dans leur conjoncture géohistorique. La Chine peut se trouver en avance tout un temps. L'Europe peut l'être par la suite de nouveau pour un temps limité. Goody est d'accord. Encore faut-il ne pas multiplier et généraliser toujours les atouts d'un même côté en les reliant dans un récit qui finit bien par constituer un équivalent de supériorité, en attendant la preuve du contraire. Or, des preuves, il y en a. Encore faut-il les prendre en compte.

Après l'invention de la physique mathématisée par les Grecs, l'Europe est restée dans un état de développement scientifique insignifiant, très inférieur à celui de la Chine. Il lui faudra presque deux millénaires pour retrouver l'universalité d'Archimède (flottaison des corps) avec Galilée (chute des corps). Que cette science (grecque, humaine) - retrouvée ou réinventée lors de la Renaissance, puisse donner à l'Europe, un atout supérieur, relève d'un concours de circonstances qui, avant de se produire, a quand même « patienté » deux mille ans. Sur cette difficile question on pourra se reporter ici même à notre étude : « Inventer le réel, l'expérience, la science : de Chine en Grèce et en Italie. Avec Jullien ».

3. L'Europe et « le vol de la civilisation » : Goody contre Elias

Ayant reconnu l'éminente contribution de Joseph Needham à la mise en avant du progrès bimillénaire des sciences en Chine, mais ayant aussi critiqué sa surestimation de l'exception européenne en sciences, Goody s'en prend à Norbert Elias (1975, 1985). La tâche paraît plus facile pour une raison simple : Elias étudie le processus du progrès de la civilisation mais il ne le fait qu'à partir du cas européen. Goody reconnaît que ce n'est pas illégitime de travailler sur un objet géographiquement défini sans travailler sur le même objet dans tous les lieux et dans tous les temps.

Pourtant, s'il s'agit du processus de civilisation, un déficit de comparaison ne peut que prêter à équivoque. Le fait de ne s'occuper que d'une zone géographique la désigne *de facto* comme la zone qui mérite davantage l'attention et, donc, la seule importante vraiment. Même si ce n'est pas délibéré de la part d'Elias, il aurait été préférable qu'il puisse l'éviter. Goody souligne que c'était d'ailleurs son intention. Il a souhaité la réaliser mais il ne l'a pas fait. Nommé à une chaire d'université en Afrique, au Ghana, il en a eu l'occasion mais, étant donné ses observations sur place, il s'est contenté d'évoquer la notion habituelle de peuple de nature (*Naturvolk*).

4. L'Europe et « le vol du capitalisme » : Goody contre Braudel

Jack Goody (2010 : 143, 150) a fort à faire avec les écrits de Braudel (1979, 1980). Il reconnaît le caractère exceptionnel et novateur d'un Braudel qui n'hésite jamais à se référer aux autres civilisations, aux autres sociétés et à leurs cultures ; cela, sur des siècles voire des millénaires. Par contre, Goody lui reproche qu'après tant d'observations judicieuses concernant les multiples et successives genèses du capitalisme, il en vient tout de même à prétendre qu'en fin de compte, il n'y a qu'un seul vrai capitalisme européen et occidental. Goody lui fait donc le même reproche qu'à Needham qui prétendait que la seule vraie science était européenne et occidentale, comme étant plus qu'empirique : rationnelle et mathématisée.

Bien avant Braudel, les incertitudes concernant l'origine de ce capitalisme occidental sont patentées. Marx a d'abord choisi le treizième siècle puis le seizième, « point de vue que Wallerstein reprend à son compte ». Nombreux sont ceux qui choisissent le dix-huitième siècle, « le facteur décisif étant l'avènement de l'âge de la machine ». Ce désaccord sur l'époque recouvre aussi un désaccord sur le lieu : l'Italie, les Pays-Bas, l'Angleterre !

Cela renvoie à la question d'une définition valable du vrai capitalisme. Or, Braudel (1980, III : 534) tient à le définir comme un objet complexe : « un groupement de problèmes difficilement dissociables ». Auparavant (1980, II : 471, 494), il avait tenté de le définir comme en opposition aux sociétés constituées et à leurs caractéristiques établies. Il précise : « Les capitaux se moquent des frontières ». Il ajoute : « le capitalisme se trouve toujours dans cette tranche de l'économie qui tend à s'insérer au milieu des courants les plus vifs et les plus profitables des affaires internationales ». Ainsi ce vrai capitalisme est défini constamment à la pointe du renouvellement comme à celle de la maximisation du profit.

Fidèle à ses perspectives anthropologiques, Goody récuse cette singularisation d'un capitalisme européen puis occidental, d'autant que c'est une fois de plus l'occasion d'insister sur une exceptionnalité et finalement une supériorité de l'Europe. Pour Goody, les développements en cours de l'histoire montrent bien plutôt que depuis longtemps et partout l'activité mercantile se développe dès qu'elle le peut. Goody se propose de « restaurer l'élément de continuité qui, de l'âge du bronze aux temps modernes, caractérise le marché et l'activité de la bourgeoisie ».

Braudel (1979 I : 42) a mis en évidence les premières étapes du capitalisme dans les autres civilisations en Chine, en Inde, dans l'Islam. Mais il constate que les sociétés - qui voient naître ces microcapitalismes - ne sont pas en mesure de leur permettre un développement jusqu'au capitalisme financier, le seul « vrai ». Pour la Chine, il en voit la cause dans le fait que l'administration impériale a très généralement fait barrage à toute montée hiérarchique de l'économie. Par contre, il reconnaît que l'Islam et le Japon ont peut-être bien constitué des cas proches de l'Europe.

Braudel (1980, II : 518) n'hésite pas à critiquer Weber et Sombart croyant pouvoir expliquer le capitalisme par « la supériorité structurelle et indiscutable de l'esprit occidental ». Il ne s'agit pas pour lui de mettre en avant une supériorité que l'on ferait mieux d'analyser comme un concours de circonstances exceptionnelles. La construction du capitalisme s'est amorcée dans plusieurs pays mais elle ne s'y est pas achevée. Même en Chine, remarque Braudel (1980, II : 129) : « un certain capitalisme chinois s'amorce dès que, par exemple, dans le Fou-Kien du seizième siècle, la vivacité du commerce au loin échappe au contrôle de la bureaucratie d'Etat ».

En dépit de ces sages observations, Braudel essaye cependant de découvrir des sources spécifiques au capitalisme européen. Il cherche à reconstituer sa genèse à travers plusieurs étapes : l'Antiquité latine, le féodalisme européen qu'il oppose au féodalisme bureaucratique d'autres sociétés. Enfin, même dans l'absolutisme, régime spécifiquement européen qui, d'ailleurs, n'est pas le despotisme mais ne parvient même pas à s'enraciner tel qu'il est.

Goody observe : « c'est sur ce plan politique que le bât blesse ». En effet, le fil rouge de Braudel semble vouloir suivre la présence reprise et poursuivie d'un facteur de liberté supplémentaire. Un moment important, celui de la constitution des villes européennes comme des Cités-Etats relativement autonomes. Ce sera le cas des Cités italiennes comme Florence puis surtout Venise mais aussi celui des villes de la ligue hanséatique qui déjà parviennent même à imposer leur politique au royaume du Danemark.

Jack Goody fait reproche à Braudel de seulement postuler que le vrai capitalisme n'est qu'europpéen et occidental. Dans l'impossibilité d'en définir en toute clarté la spécificité réelle, il veut démontrer celle-ci au travers d'une genèse historique largement reconstituée, rien moins qu'évidente. Il reconnaît mal que si cette genèse n'a pas eu lieu ailleurs, ce n'est qu'une question de circonstances qui n'étaient pas réunies.

A preuve, aujourd'hui, le capitalisme - qui se drape dans le libre-échange international - dépend toujours des grands pays : de l'Europe puis des Etats-Unis qui l'ont développé stratégiquement. Mais aussi, maintenant, de la Russie ou de la Chine qui le reprennent, tout aussi stratégiquement, à leur compte et à leur façon, dans des conditions qui, selon sa genèse chez Braudel, auraient dû être incompatibles.

5. Temps, espace, villes, institutions, valeurs, émotions : l'Europe se les approprie !

Le lecteur peut rencontrer une difficulté dans la lecture de l'ouvrage de Jack Goody. Pour éviter cela, il est nécessaire de dire un mot de l'organisation de l'ouvrage. Nous venons d'analyser sa première partie et vu qu'il s'en prenait aux travaux de trois auteurs : Needham, Elias, Braudel. Pour présenter et critiquer les contenus de leurs œuvres, Goody est inévitablement conduit à traiter de thèmes qu'il va reprendre encore, de façon plus détaillée, dans les autres parties de l'ouvrage.

Ainsi, dans la seconde partie, intitulée « Une généalogie socioculturelle », il étudie, au chapitre 4, le *vol de l'histoire* en fonction du vol de l'espace et du temps prioritairement posés comme européens. Cela détermine la présentation d'une histoire fabriquée comme continue au cours de laquelle s'enchaînent les inventions jugées décisives et caractéristiques de l'Europe. Ces inventions s'enchaînent et renforcent l'eurocentrisme.

L'Antiquité judéo-gréco-latine (chap. 5) le féodalisme (chap. 6), l'absolutisme (chap. 7) veulent tous, même le dernier, nous persuader qu'ils constituent ensemble une généalogie de la liberté. Comme tels, ils s'écartent donc du prétendu despotisme asiatique.

La troisième partie, à son tour, précise certaines prétentions spécifiques de l'eurocentrisme. D'abord, celle du vol des institutions : vol des villes, des universités, de l'éducation. Ensuite, vol des valeurs : l'humanisme, la démocratie, l'individualisme. Enfin, vol de la capacité émotionnelle développée à l'exemple de l'amour. Dans la suite du présent article, nous traiterons seulement de deux des thèmes centraux de l'exposé de Goody.

D'abord la démocratie ne doit pas être comprise comme une invention grecque. Elle est une caractéristique anthropologique et concerne de ce fait tous les humains et toute l'histoire. Ensuite, le contraste qui oppose une Asie despotique et une Europe démocratique est un leurre. Non que tout soit pareil mais rien n'est définitivement acquis et surtout pas comme caractéristique exemplaire, sinon définitive d'une région du monde.

La mondialisation et la mondialité ont engendré des évolutions qui ne périssent pas les cultures acquises mais qui les montrent tantôt fermées et raidies à l'extrême ; et tantôt ouvertes, capables d'adaptations inouïes. Regardons de plus près, grâce à Goody, comment l'anthropologie et l'histoire, prises ensemble, nous permettent de mieux articuler l'humain et les cultures. Plus précisément, en ce qui concerne la propriété d'un blason démocratique et, conjointement, la honte projetée sur le despotisme. Cela dans un affrontement suspect entre des civilisations et des sociétés qui ont sans doute mieux à faire ensemble aujourd'hui.

6. La démocratie est-elle une invention grecque ?

Pour Goody (2010 : 204), soucieux d'une certaine unité de l'espèce humaine, « la manière dont certains historiens de l'Antiquité abordent la question de la démocratie, creuse un fossé conceptuel inutile entre spécialistes des différentes périodes et des différents types de société ». Certes, Finley (1985) précise « qu'aucune langue du Proche ou du lointain Orient (l'hébreu inclus) n'a de mot pour traduire le terme de liberté » - « *eleutheria* » en grec, « *libertas* » en latin ». Goody trouve l'argument insuffisant. Si le mot « démocratie » est grec, la question de la liberté politique n'a pas attendu. Il l'a constaté : « au Ghana septentrional, il n'y avait aucun terme spécifique pour désigner le fait d'être libre ; or les gens n'éprouvaient pas la moindre difficulté à distinguer un esclave (un « pion ») d'un homme libre... Celui qui n'était pas esclave (*gbangbaa*) était libre ».

Ibn Khaldûn (2012 : 1377) avait déjà noté l'existence de démocraties tribales. Plusieurs d'entre elles ont été bien étudiées par Fortes et Evans-Pritchard (1940). Les travaux - de Pierre Clastres (1972) sur *La société contre l'Etat*, ceux de Jean Baechler (2005) sur *les morphologies sociales* et ceux d'Emmanuel Todd (2011) sur les huit familles nucléaires parmi les quinze types familiaux - vont dans ce sens. Goody a lui-même connu ces démocraties tribales dans lesquelles « *la délégation (ou l'imposition) de l'autorité était minimale, l'institution du chef de tribu n'y existant pas* » ; comme c'est le cas chez les LoDaga, qui apprécient grandement « l'absence de domination politique, la liberté ».

De telles formations sociétales ne doivent pas être considérées comme spécifiques des Afriques, « Léo Oppenheim (1964) signale déjà leur présence en Mésopotamie ». Childe (1964), Adams (1966) ont aussi rappelé que la Mésopotamie avait engendré les premières cités-Etats. Goody cite également Romila Thapar (2000) qui souligne que « dans l'Inde ancienne, les sociétés tribales coexistent avec les Etats ». Il poursuit : « En Europe, on retrouve aussi ce type de groupes dans certaines zones escarpées qui échappent à l'emprise de l'Etat comme c'est le cas des clans écossais et albanais ».

Goody conclut : « Si l'on excepte la terminologie, il n'y a aucun sens dans lequel on peut dire que les Grecs ont découvert la liberté individuelle ou inventé la démocratie ». Il rapproche, à cet égard, « les Grecs, des sémites occidentaux de la Phénicie... Dans les deux pays, les habitants ont le regard tourné vers la mer plutôt que vers la terre. Il y a une parfaite cohérence entre ces conditions géographiques et l'existence d'un monde libre fait de l'existence d'une multitude de petites cités-Etats ». Pensons à Baudelaire : « Homme libre toujours tu chériras la mer ! ».

On s'étonne de l'absence de toute référence aux thèses de David Cosandey (1997) qui vont ici largement (« méreuporiquement » et « thalassographiquement ») dans le sens des observations de Goody. On pourra le constater en se référant ici même à notre étude « Hellènes, Romains et Européens autour de la Méditerranée » et à notre lecture « Secret de l'Occident ou de l'humain ? Avec Cosandey. »

Goody (2010 : 457) revient à l'Afrique et nous parle du Ghana septentrional qu'il connaît bien : « Je ne dis pas que les procédures de représentation des sociétés « tribales » sont transférables à des systèmes plus complexes mais des alternatives coexistent...elles peuvent même stimuler le désir de représentation ». Comme anthropologue, il souligne que « le désir de faire entendre sa voix, l'aspiration à une forme de représentation, sont des composantes intrinsèques de la condition humaine même si, dans l'élite, des voix autoritaires contestent cette pratique, parfois sur de longues périodes ». On le voit, l'anthropologue nous rappelle que les acteurs humains sont toujours en mesure d'inventer des sociétés différentes fondées sur plus d'autorité ou plus de liberté.

7. Repenser la question du « despotisme oriental »

Réserver le terme d'absolutisme à l'Occident et l'opposer au despotisme « oriental » est, pour Goody, une simplification qui ne peut qu'égarer. L'expression de « *despotisme oriental* » est due à Karl Wittfogel (1957) qui, dans la continuité de la pensée marxiste, a voulu expliquer ce despotisme comme découlant des « *empires hydrauliques* ». On les a nommés ainsi en référence aux contraintes résultant de l'installation et de la gestion collective autoritaire des systèmes d'irrigation. L'expression a été généralisée à la Chine, l'Empire byzantin, à l'Empire ottoman et même à l'Empire russe. Ironie de Goody car, dit-il, on voit que l'Orient dispose d'une grande capacité à s'étendre à tout ce qui n'est pas l'Europe de l'Ouest.

Il reconnaît que l'absolutisme en Grande-Bretagne, ou en France, n'a pas réussi à se pérenniser. Toutefois, même si l'on peut trouver tout un ensemble d'actions despotiques dans « les pays d'Orient » précités, on doit reconnaître, qu'en Europe aussi, des populations ont été déportées, des ordres religieux ou des banquiers ont été spoliés par les rois ; des livres, enfin, ont été brûlés. Si le Goulag peut, à l'extrême rigueur, passer pour « oriental » (!?), personne ne pourra le dire de la Shoah. Il est donc devenu irrecevable de singulariser le despotisme comme « oriental ». Ce serait supposer qu'il y a comme une essence de l'Orient qui secrète le despotisme.

Or, partout, les acteurs humains ont une capacité d'appréciation des alternatives : « fermeture, ouverture », « autorité, liberté », « unité, diversité », « stabilité, changement ». Collectivement et individuellement, ils composent leurs conduites en oscillant au cœur de ces oppositions selon les circonstances. Partout, des misères extrêmes suscitent la révolte, et les situations gratifiantes sont appréciées. Mais gouvernants et gouvernés peuvent inventer bien des régimes politiques et, dans chacun d'eux, toutes sortes d'ajustements (Demorgon, 2010a).

Rien n'interdit d'observer que la Chine, au plan géographique déjà, fait partie des régions du monde relativement exposée à des catastrophes naturelles de grande ampleur. Les pouvoirs publics y ont été et y sont toujours confrontés. Il y a nécessité de décisions organisatrices, réparatrices quand les populations subissent des atteintes, graves et imprévisibles, à leur sécurité et à leur intégrité (Raisson, 2010 : 166-167).

Même si l'on minimisait cette première catégorie de données, il en est une seconde pour laquelle ce serait impossible. Pendant des millénaires, la Chine a été envahie par des populations endurentes, aguerries, plus mobiles. Elle a construit pour se protéger des fortifications géantes comme la grande muraille s'étendant sur les milliers de kilomètres. Au second millénaire, encore, Mongols, puis Mandchous à trois siècles de distance, ont renversé les empereurs et conquis la Chine toute entière. La Russie a subi, elle aussi, à plusieurs reprises ce type d'attaque des peuples nomades et n'a cessé de vouloir occuper leur territoire pour en finir.

Comment un pays qui se construit sous le poids de menaces physiques et humaines géantes, répétées et conjuguées, ne verrait-il pas émerger des moments de centration sur lui-même, de recherche de l'unité, de la continuité, de recours à l'autorité ? Et, en même temps, au long d'une histoire plurimillénaire, comment aurait-il pu y avoir une continuité systématiquement despotique ?

Il y a eu, nécessairement, de multiples agencements d'autorité et de liberté, d'unité et de diversité, de stabilité et de changement. Ainsi, l'autoritarisme impérial décida, dès 1371, l'abandon du commerce outre-mer et des expéditions maritimes jugées stériles et dangereuses. Après une brève période de reprise sous l'empereur Yongle (1403-1424), l'Empire Ming reconduit ce retrait naval et interdit même, vers 1500, « de construire des jonques de plus de deux mâts sous peine de mort ». (Cosandey, 2007 : 471).

Autre donnée d'importance : la démographie. En Chine, l'ampleur des populations déjà réunies ouvrait sur l'alternative entre division territoriale en plusieurs royaumes - ce que la Chine a connu à diverses reprises - et renforcement d'une construction étatique impériale, inaugurée par le « Premier Empereur ». En dépit de nombreux aléas - misère, désordres, guerres - la forme impériale de société s'est toujours reconstituée pendant plus de trois millénaires. Même totalement victorieux, les Mongols et les Mandchous se sont ralliés à la forme impériale et se sont sinisés.

La prégnance de cette culture sociétale impériale s'est accompagnée d'émergences culturelles originales, spécifiques de la Chine. Ainsi, la référence à un Dieu suprême personnel (un Seigneur d'en haut) s'est aussi produite en Chine mais, ensuite, elle a été, de façon durable, remplacée par une référence plus globale et impersonnelle, au « Ciel ». L'empereur est le « *Fils du Ciel* ». Il le reste tant que s'impose la qualité de ses initiatives et de ses parades face aux événements déstabilisants, destructeurs. Sur cette question d'un « dieu » on pourra bénéficier de l'étude de François Jullien (2014) *Moïse ou la Chine ? Quand ne se développe pas l'idée de Dieu*, à paraître.

C'est ici qu'émerge une référence à l'action efficace plutôt qu'aux problèmes de la vérité et de la liberté. Avant de s'intéresser aux causes d'une catastrophe naturelle, ou humaine, - qui peut souvent sembler évidente et imparable - il faut d'abord y faire face dans l'instant et rétablir, aussi vite que possible, une situation vivable. Les analyses qui précèdent n'ont aucunement pour but de procurer des jugements positifs ou négatifs à l'emporte-pièce. Ils vont plutôt dans le sens d'une nécessaire attention aux complexités.

Le royal, l'impérial, sans être le dictatorial, ont « à voir » avec lui. Cependant, il faut mieux observer la combinaison nouvelle et sans doute encore inconnue qui s'invente. La complexité impériale chinoise a connu des moments de despotisme (populations autoritairement déplacées, religieux spoliés, bibliothèques brûlées) mais cela ne peut pas

conduire à identifier empire chinois et despotisme. Goody conclut fortement : « Il n'y a aucune place pour l'idée de despotisme asiatique, d'exception asiatique, ou de mode de production qui, étant propre à l'Asie, serait radicalement différent des autres ».

8. Histoire et anthropologie : l'articulation inventive

Le discours de l'histoire retient davantage les traits différentiels saillants de l'évolution humaine, en particulier les traits qui valorisent ceux qui, à travers eux, écrivent (ou font écrire) leur histoire, celle qui les avantage. Goody énonce explicitement que toute autre histoire « non européenne » fait et ferait de même. L'histoire se met ainsi au service de cette pente identitaire générale. Pour Goody, c'est l'effet « d'un penchant ethnocentrique qui résulte lui même de l'égoïsme sur lequel se fonde l'essentiel de la perception humaine ».

Ce faisant, cette histoire partielle en vient à recouvrir, à occulter le cours anthropologique de l'histoire humaine qui, pourtant, n'est jamais absent. Il est présent dès le moment où des ensembles humains construisent leur culture. Il est présent quand ils se rencontrent. Il l'est aussi quand cette rencontre finit par entraîner des échanges plus stabilisés. Redonner sa place à l'anthropologie conduit à retrouver dans l'histoire tout ce qui fait que des hommes, qui ne cessent de différer culturellement, ne cessent pas pour autant de s'inscrire dans les perspectives anthropologiques fondamentales de tous les humains.

Ce qui rend l'analyse difficile, c'est que ces perspectives sont antagonistes mais de façon différente. D'un point de vue anthropologique, l'antagonisme est théorique et général. Par exemple, il sera constitué par deux perspectives inverses : l'une allant vers plus de liberté des individus, l'autre allant vers plus d'autorité des pouvoirs. Du point de vue des sociétés réelles et de l'histoire qui les différencie, les antagonismes sont concrets et singuliers. Ils vont opposer des sociétés les unes aux autres. L'une est peut-être réellement engagée dans la perspective démocratique, l'autre dans la perspective de l'absolutisme, voire du despotisme.

Cependant, le fait qu'en un lieu et en un temps de l'histoire, ces sociétés puissent être telles, n'empêche pas qu'elles restent travaillées par l'antagonisme général anthropologique : par exemple « autorité, liberté ». Ce travail oscillatoire, lié à des circonstances parfois imprévisibles, permet de comprendre que les sociétés démocratiques peuvent devenir plus ou moins tyranniques et les tyrannies parfois aussi devenir plus ou moins démocratiques. Sans même parler de la complexité du Printemps arabe, signalons les évolutions en cours au Myanmar (l'ex-Birmanie). Et, auparavant, l'étonnante mutation de l'Afrique du Sud avec Mandela. Ces phénomènes évoluent souvent de

façon fracassante mais aussi à bas-bruit et le plus souvent, sous une forme ou sous une autre, nous percevons mal leur évolution complexe. Ces processus sont à l'origine de nouveaux produits culturels susceptibles de durer mais aussi de se transformer. Ainsi, chaque société conserve dans le temps des possibilités adaptatives.

Bref, deux erreurs sont à éviter. La première consiste à entraîner l'histoire vers le culturalisme, pourtant constamment pris à son propre piège. En effet, il est incapable d'expliquer à la fois les succès et les échecs qui se succèdent avec les mêmes déductions « culturalistes ». On l'a bien vu pour le Japon tantôt porté aux nues quand il est sur le point de dépasser les Etats-Unis, tantôt délaissé quand se prolonge son marasme financier. La seconde erreur consiste à entraîner l'anthropologie en assimilant tous les humains les uns aux autres de façon réductrice. On nie ainsi leur continuelle invention de différences culturelles précieuses.

Tous les auteurs qui traitent de ces problèmes sont aux prises avec cette difficulté. Jacques Goody reproche aux historiens de surestimer la saga de l'Europe et de sous-estimer la saga du monde. Par contre, sa tentative de retrouver le substrat anthropologique commun, peut le conduire à banaliser, à minimiser telle ou telle différence culturelle ou civilisationnelle au détriment de l'originalité précieuse des pays concernés. Reste l'essentiel : l'anthropologie et l'histoire, chacune s'isolant, manquent la vérité. Elles la retrouvent si elles savent s'opposer et se compléter.

Goody apprécie qu'un mouvement contre l'ethnocentrisme historique se soit « dessiné ces dernières années pour penser l'histoire du monde » comme l'attestent nombre de débats évoqués par Bayly (1981). Cependant, pour Goody « ce mouvement ne pousse pas assez loin sa réflexion théorique ». En particulier, on n'a pas assez contesté « les grands découpages temporels » que l'Europe a présentés comme ceux d'une histoire humaine générale.

Goody reconnaît cependant que l'histoire comporte un biais favorable à l'Eurasie. Pour lui, la raison en est à trouver dans son invention précoce de l'écriture. L'Afrique orale était désavantagée, par exemple dans le calcul du temps ou l'élaboration des cartes. Ce fait, intéressant a cependant, lui-même, besoin d'être référé - ce qu'il ne fait pas - à des données géophysiques comme l'horizontalité de l'Eurasie que Jared Diamond (2007) met en évidence contre la verticalité des autres continents. Goody ne fait pas davantage état de la « méreuporie » et de la « thalassographie » de Cosandey (2007). On se référera, ici même, à notre article « Secret de l'Occident ou de l'humain ? Avec Cosandey ».

9. Goody esquisse une histoire planétaire commune

Ainsi, pour Goody, au lieu de rester centré sur une histoire du monde qui n'est que l'histoire de sa part européenne, il fallait donc et il faut encore revisiter ce qui est advenu sur l'ensemble de la planète. Dans cette perspective, il esquisse une proposition des étapes communes à toute l'humanité. Elles seraient les suivantes : D'abord, « une évolution - tantôt rapide, tantôt lente - des cultures urbaines allant de l'âge du bronze à celui du fer ». Puis, des avancées similaires « tant en Méditerranée qu'en Chine ou ailleurs ». Ensuite, une inégalité dans les développements, c'est-à-dire « une lente mais constante croissance de la Chine en même temps qu'un effondrement de l'Europe occidentale », après les Grecs et les Romains.

Cet effondrement cesse avec la progressive renaissance des villes en Occident, renaissance qui dépend aussi de leurs diverses façons de maintenir des rapports avec l'Orient. La renaissance des villes entraîne « l'essor de l'activité marchande » qui, à son tour, soutient le développement des « cultures urbaines ». Enfin, il y a « diversification des produits, mécanisation des méthodes de production, développement massif des exportations et des importations ». Dans ces conditions, le déploiement de ces activités conduit aussi aux réinvestissements des profits dans des innovations, des modernisations concernant machines et moyens de transports. Goody reconnaît que cette dernière phase, dite de « capitalisme financier », représente bien une extension des activités commerciales.

Pour autant ce n'est pas parce que cette dernière phase de « capitalisme financier » s'est produite en Europe et en occident, que cela doit leur conférer une supériorité. Ce n'est en tout cas que celle d'un moment historique. De toute façon, il faudrait déjà reconnaître que cette évolution jugée positive et bénéfique n'a jamais été séparée d'une poursuite des échanges eurasiatiques. Ces échanges se sont si bien poursuivis qu'ils ont largement dépassé marchandises et techniques pour englober les ressources culturelles. Comment comprendre autrement que la Chine, à sa façon, ait pu reprendre le marxisme européen, puis le capitalisme occidental. Goody est donc bien en droit de penser que sa dénonciation du vol par l'Europe de l'histoire du monde est un préalable indispensable à la constitution d'une histoire planétaire associant toutes les civilisations, les sociétés, les gouvernants et les peuples. D'une façon générale, l'histoire de la Chine lui apparaît comme prouvant déjà cela.

A la fin de son ouvrage, Goody (2010 : 416, 417) trouve donc peu justifié que Needham se soit embarrassé d'une distinction entre « science » et « science moderne ». Et, pareillement, que Braudel se soit embarrassé d'une distinction entre des « microcapitalismes » et un « vrai capitalisme ». D'ailleurs comment penser que celui-ci pourrait être vrai définitivement comme s'il ne devait pas évoluer encore ? Dans ces conditions,

l'histoire humaine planétaire et globale a tout à gagner à reconnaître un processus de civilisation, certes fluctuant, antagoniste et diversifié, progressif et régressif, mais qui, en tout état de cause, concerne l'ensemble des civilisations humaines.

Un certain parti-pris, compréhensible, contre l'eurocentrisme et l'occidentalisme empêche parfois Goody de chercher à découvrir mieux ce que François Jullien (2009) nomme les « écarts » culturels civilisationnels. Remettre à leur place les prétentions à la supériorité identitaire ne doit pas barrer le désir d'intelligibilité. Comprendre telle science ou tel capitalisme spécifiques, à la manière de Jullien, permet de constituer des ressources humaines générales, partageables.

Cependant, le travail de Goody reste précieux comme irréductible introduction des esprits à la dimension oubliée de l'anthropologie. A l'origine, cette discipline ouvre les humains à des orientations multiples. Quand ils ont fait, les uns et les autres, des choix différents, elle maintient la possibilité de leur communication qui, certes, reste dialogique. Maintenir cette communication, la reconquérir au besoin, éclairer à partir d'elle l'histoire planétaire, cela définit les conditions irréductibles de toute humanisation réciproque. La tâche prioritaire de Goody qui était de corriger l'histoire, à pente identitaire, en la couplant mieux à l'anthropologie, doit être complétée. Il lui faut corriger une anthropologie dont l'humanisme serait un peu facile par une anthropologie s'universalisant et s'humanisant du « Divers ». Les travaux de David Cosandey et de François Jullien ouvrent de riches perspectives en ce sens. On se référera, ici même aussi à notre article concernant ce dernier : « Inventer le réel, l'expérience, la science : de Chine en Grèce et en Italie. Avec Jullien ».

*

Bibliographie

- Adams, R. M. 1966. *The Evolution of Urban Society*. Chicago : Aldine.
- Baechler, J. 2005. *Les morphologies sociales*. Paris : PUF.
- Bayly, C. 1981. *The Birth of the modern world 1780-1914*. Oxford : Univ. Press.
- Blue, G. Brook, T. (eds). 1999. *China and historical Capitalism*. Cambridge : Univ. Press.
- Boserup, E. 1970. *Woman's role in Economics Development*, London: Allen & Unwin.
- Braudel, F. 1979, 1980. *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, 3 tomes. Paris : A. Colin.
- Childe, G. 1964 (1942). *What Happened in History ?* Harmondsworth Penguin Books.
- Clastres, P. 1972. *La société contre l'Etat*. Paris : Ed. de Minuit.
- Cosandey, D. 2007. *Le secret de l'Occident*. Paris : Flammarion.
- Demorgon, J. 2010a. *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*. 4^e éd. Paris : Economica.
- Demorgon, J. 2010b. *Déjouer l'inhumain. Avec Edgar Morin*. Préface de J. Cortès, Economica.
- Diamond, J. 2007. *De l'inégalité parmi les sociétés*. Paris : Gallimard.
- Elias, N. 1975. *La Dynamique de l'Occident*. Paris : Calmann-Lévy.
- Elias, N. 1985. *La Société de Cour*. Paris : Flammarion.

- Finley, M.I. 1985. *Democracy ancient and modern*, London : Hogarth.
- Fortes, M. Evans-Pritchard E. 1940. *African Political Systems*. London : Oxford Univ. Press.
- Jullien, F. 2009. *L'invention de l'idéal et le destin de l'Europe*. Paris : Seuil.
- Khaldûn, I. 2012 (1377). *Le Livre des exemples*. Paris : Gallimard.
- Needham, J. 1954. *Science and Civilisation in China*. Cambridge : Univ. Press.
- Needham, J. 2004. *General Conclusions and reflections*. Cambridge : Univ. Press.
- Oppenheim, A. 1964. *Ancient Mesopotamia*. Chicago : Univ. Press.
- Raisson, V. 2010, 2033. *Atlas des futurs du monde*. Paris : Robert Laffont.
- Thapar, R. 2000. *History and beyond*. New Delhi : Oxford Univ. Press.
- Todd, E. 2011. *L'origine des systèmes familiaux*. Paris : Gallimard.
- Wittfogel, K. 1957. *Oriental Despotism*. New Haven : Yale Univ. Press.